Éric DACHEUX, dir., *La Planche et le billet. La monnaie au miroir de la BD*

Saint-Denis, Éd. Connaissances et savoirs, 2017, 166 pages

Nicolas Oliveri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12684>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.12684

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 332-333

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Nicolas Oliveri, « Éric DACHEUX, dir., *La Planche et le billet. La monnaie au miroir de la BD* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12684> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12684>

La considération des objets ethnologiques, dont nous avons déjà évoqué le rôle, tient sa valeur d'interrogation en ce que la question de la restauration/conservation ne se pose pour elle qu'à partir de sa muséalisation. Dans son contexte d'origine, « la transmission vaut conservation » (p. 107). C'est notre souci de la mémoire qui l'introduit à ce problème et, de manière plus générale, l'invention moderne du « statut patrimonial acquis dans nos sociétés » (p. 188), ce qui nous renvoie à « une réflexion beaucoup plus ample sur l'art et la culture » (p. 189), réflexion qui engloberait également les problèmes juridiques liés aux notions d'auteur et de propriété intellectuelle.

Au travers de ces quelques indications, on voit comment l'ouvrage fourmille d'analyses riches mobilisant à la fois des exemples concrets d'œuvres et un certain nombre de concepts de l'esthétique contemporaine, l'auteur, outre John Dewey, se référant notamment aux travaux d'Arthur Danto et Nelson Goodman. Cependant, l'enjeu de la question de la conservation/restauration, qui fournit le fil rouge de ce voyage à travers certaines des perspectives de l'esthétique contemporaine, peut dérouter le lecteur non familier de ces questions. C'est pourquoi nous lui conseillerions, comme indiqué au début de cette note, de commencer par le chapitre IX et aussi d'être un peu familier avec les textes classiques cités par l'auteur. On notera enfin que les analyses de l'auteur ont été discutées, notamment dans un compte rendu critique argumenté paru sur le site *La Vie des idées*, par Bernard Sève (« Pourquoi restaurons-nous les œuvres d'art, et bien d'autres objets ? », *La Vie des idées*, 12 mai 2017. Accès : <http://www.laviedesidees.fr/Pourquoi-restaurons-nous-les-oeuvres-d-art-et-bien-d-autres-objets.html>) qu'on pourra lire en contrepoint de l'ouvrage.

Laurent Husson

Écritures, université de Lorraine, F-57000
laurent.husson@univ-lorraine.fr

Éric DACHEUX, dir., *La Planche et le billet. La monnaie au miroir de la BD*

Saint-Denis, Éd. Connaissances et savoirs, 2017, 166 pages

Spécialiste d'économie sociale et solidaire, de la question européenne et de bande dessinée (BD), Éric Dacheux propose un ouvrage collectif dont le jeu de mots du titre, *La Planche et le billet*, attire d'emblée l'attention. L'intérêt réside également dans le rapprochement original entre deux objets *a priori* hétérogènes, la monnaie et la bande dessinée (BD) ainsi que dans le parti pris de l'auteur qui, dès l'introduction, leur reconnaît deux vertus. Premièrement, l'une comme l'autre possèderaient des caractéristiques propres aux

médias, dans la mesure où elles seraient des espaces de médiation permettant de partager; de mettre en commun, d'échanger; bref de communiquer : « Or, ces deux instances de médiation partagent la particularité de ne pas être socialement reconnues comme médias » (p. 7). Deuxièmement, monnaie et BD contribueraient également au renforcement du lien social, en prolongeant l'expérience relationnelle entre les individus, au même titre que la télévision, par exemple. Mais ce n'est pas tout. En tant que dispositif de transmission du sens, la BD ferait circuler et diffuserait un nombre incalculable de représentations sur le thème de la monnaie. L'apport de ce travail collectif est donc de faire discuter ensemble différents auteurs dans leur analyse de la monnaie, mais au prisme de la BD, en se demandant « justement, comment le neuvième art représente-t-il le phénomène monétaire ? » (p. 8). Pour le comprendre, la théorie de la monnaie, la notion d'encastrement, la figure du faussaire, le versant économique et monétaire des dystopies ou le commerce triangulaire sont convoqués afin de saisir comment la monnaie et la BD entretiennent des relations particulièrement poreuses au sein de l'espace public mais, paradoxalement, peu mises en lumière par les observateurs attentifs de chacun de ces deux univers. C'est ce que remarque très justement Pascal Robert (p. 125) dans son texte, en insistant sur le fait que ne pas dévoiler ce type de relation singulière est aussi une manière de dire quelque chose sur notre rapport à la monnaie et sa représentation dans les arts de manière générale. L'objectif poursuivi est alors de comprendre « pourquoi la BD franco-belge, dans son écrasante majorité numérique, parle si peu de monnaie qui est pourtant omniprésente dans notre vie quotidienne » (p. 9). On le voit bien, la monnaie plus qu'un simple instrument de spéculation, permet tout au contraire d'être réinterprétée à travers cet ouvrage, notamment par le biais de sa fonction première fondée sur l'échange et la circulation, aidée en cela par le formidable outil de réflexion et de diffusion des idées que demeure la BD.

Si l'on devait chercher un fil conducteur à ce travail commun et homogène dans ses contributions, celui-ci se situerait dans la capacité des différents auteurs à déconstruire une image plutôt stéréotypée de la monnaie. « En mettant à jour, à travers les albums étudiés, la complexité du fait monétaire, les auteurs partagent, implicitement, un même point de vue : une critique de la théorie orthodoxe de la monnaie » (p. 139). Ainsi le fait monétaire est-il évidemment traité dans de nombreuses BD, facilitant alors les échanges économiques entre les personnages. Néanmoins, la monnaie peut endosser un rôle plus sombre et déliter durablement le lien social à partir du moment où elle n'est plus uniquement l'instrument de la relation

commerciale mais l'objet de toutes les convoitises pour l'accession au pouvoir. Cette perte de contrôle de la monnaie transparait chez d'autres auteurs, où la spéculation et la destruction du lien social au sein de la communauté sont visibles et redoutées. Monnaie et pouvoir s'entremêlent alors et constituent un point de convergence majeur pour de nombreux auteurs. Pour autant, les désaccords subsistent et des divergences se font également jour, renforçant curieusement le propos général de l'ouvrage et le transcendant. Dès lors, la présence ou non de monnaie dans une société est diversement appréciée en fonction des discours défendus. Violence mimétique et autoritarisme régissent les règles du vivre ensemble dans un espace dépourvu d'échanges monétaires pour certains, alors que d'autres y voient plutôt une métaphore de l'aplanissement des tensions entre les individus et où l'harmonie entre tous règne enfin. Toutefois, l'introduction de la monnaie dans cet univers utopique est appréciée comme un élément perturbateur. Le regard porté sur la marchandisation à outrance est perçu différemment selon que cette dernière est appréhendée comme une hégémonie monétaire ou *a contrario*, comme l'agent régulateur d'une économie stable et pérenne. En outre, les divergences dont nous faisons état portent aussi sur la définition du terme de monnaie. En effet, les auteurs ne s'appuient pas tous sur des réalités historiques identiques et débouchent donc sur des interprétations différentes, pour ne pas dire foncièrement opposées. L'apport de l'ouvrage est ainsi intimement lié « à l'essence de ces deux objets qui tous deux nourrissent de manière invisible le lien social, mais qui le nourrisse d'une manière opposée, d'où la richesse potentielle des analyses lorsqu'on met en présence ces deux objets qui s'ignorent trop souvent » (p. 143).

Ce qui reste remarquable en l'état est donc le rôle de lien social qui unit monnaie et BD, notamment par la production collective qu'elles engendrent en s'échangeant, se partageant. En diffusant symboliquement des valeurs, monétaires ou morales, elles incarnent une dimension patrimoniale et culturelle de l'art de transmettre et où l'axe réflexif n'est jamais loin. Ce dernier est pourtant de nature différente. La monnaie n'offre que peu de prise de distance par rapport à l'acte de monnayer. Il s'agit ni plus ni moins d'un besoin de mise en conformité vis-à-vis de la société civile, une forme de cohésion sociale. La BD, quant à elle, autorise un jeu d'interprétation entre son créateur et son lecteur, ouvrant ainsi la porte à l'imaginaire et à l'émancipation individuelle. La fracture se situe donc là : « La BD est une matérialisation dessinée qui représente le lien social, la monnaie une abstraction qui condense le lien social » (p. 145).

Finalement, on pourrait reprocher à Éric Dacheux l'aspect restrictif du traitement de cet ouvrage collectif, puisqu'il est uniquement structuré autour de la BD franco-belge. Une ouverture en direction du Japon et des mangas par exemple – nous pensons à l'œuvre de Hiroshi Hirata (*L'argent du déshonneur*, Paris, Éd. Akata, 2015), celle de Nobuyuki Fukumoto (*Tobaku Mokushiroku Kaiji*, Tokyo, Kôdansha, 1996) ou encore celle de Ishigaki Yuuki et Miyazaki Masaru (*Poker King*, Tokyo, Kôdansha, 1986) –, auraient pu constituer un terrain d'analyse comparatif des plus constructifs, permettant alors d'évaluer la portée des représentations associées à la monnaie en fonction de variables culturelles, temporelles et géographiques disparates. Pour autant, il convient de saluer la pertinence de l'analyse de chacun des textes, tant ils permettent de tisser des liens inédits et pertinents entre monnaie et BD, jusqu'ici passés sous silence.

Nicolas Oliveri

SIC.Lab, université Côte d'Azur, F-06204
nicolas.oliveri@dracnice.com

Emmanuelle DANBLON, *Mandorla de Paul Celan. Ou l'épreuve de la prophétie*

Lormont, Éd. Le Bord de l'eau, 2017, coll. Études de style, 2017, 96 pages

L'ouvrage est le deuxième d'une collection ouverte en 2017 par un texte de Pierre Brunel (*Le Bateau ivre d'Arthur Rimbaud. Un texte, une voix*). Dans le présent livre, Emmanuelle Danblon, professeure de rhétorique à l'Université libre de Bruxelles – et auteure, notamment, de *L'Homme rhétorique* (Paris, Éd. Le Cerf, 2013) – aborde la question de l'utopie et de la prophétie à la suite de ses études sur la place rhétorique de l'utopie dans les chartes et déclarations. Ici c'est sur un tout autre texte qu'elle s'appuie puisqu'il s'agit du poème de Paul Celan « Mandorla » – poème court et énigmatique – dont le texte original et une traduction de Marc Dominicy, suivie d'une note concernant la traduction de certains termes, sont présentés (pp. 13-15). En annexe y figure également une analyse métrique du poème par Marc Dominicy (pp. 79-88).

Avec la lecture de ce texte, l'auteure veut, après avoir, sur le fond d'un regard sur la métrique du poème, attiré notre attention sur sa dimension de comptine « hors du temps » (p. 23), nous amener à l'« épreuve de la prophétie » en entendant dans le dernier vers du poème « Amande vide, bleu roi », une « autre voix » (p. 22), qui, ayant le caractère d'une prosopopée, est liée à la tradition hébraïque de la « voix du ciel » (p. 27). Les deux derniers vers sont, selon l'auteure un exemple du conseil d'Aristote : « Il faut préférer